

Cette Oranaise Odette MONTES a gagné avec Gino BARTALI une étape du Tour de France 1948

Odette Montes, ravissante brunette de 18 ans, native de Port aux poules, demeurant à Boulanger, célèbre faubourg oranais par sa gare du «Bouyouyou», le petit train à vapeur qui reliait Oran à Hammam Bou Hadjar, est entrée dans l'Histoire du Sport en Oranie, sans en avoir pratiqué la moindre discipline. Pourtant, elle a gagné avec Gino Bartali, l'étape Briançon—Aix-les-bains du Tour de France 1948. Précisons tout de suite, que Odette Montes n'était pas une adepte de la petite reine et qu'elle ne participait pas, non plus, à l'épreuve symbole du cyclisme mondial, dans le sillage du championnissimo italien Cette «très jolie et bien sympathique jeune fille», d'après l'article de «L'Echo d'Oran», avait tout simplement gagné le concours de pronostic qu'organisait notre Quotidien pour chaque étape du Tour



Odette MONTES vient de gagner le concours de pronostic. Elle a 18 ans sur cette photo prise par Pierre Chavant.

de France. Une belle prouesse puisqu'elle demeurera la seule participante à réaliser le grand schelem dans ce concours, en ayant donné le nom du vainqueur de l'étape, Gino Bartali— qui, sans doute pour faire plaisir à Odette, gagna ensuite le Tour de France cette année-là—mais surtout en trouvant le temps exact de cette étape de montagne: 9 heures 20 minutes 18 secondes. 2.216 fans oranais de l'épreuve avaient déposé, ce jour de juillet 1948, leurs bulletins dans l'urne installée à cet effet, dans le hall de l'immeuble de « L'Echo d'Oran ». 542 d'entre eux avaient pronostiqué la victoire de Gino Bartali, dont Odette Montes, la seule à chiffrer avec exactitude: Les heures, minutes et secondes de l'ascension des cols alpins par le championnissimo. Un record qui demeurera inégalé dans tous les concours oranais qui suivirent jusqu'à l'Indépendance. Grande fut la surprise de mon ami Pierre Chavant, responsable, alors, de la rubrique sportive de « L'Echo d'Oran », lorsqu'il arriva en moto à Boulanger, pour découvrir et prendre en photo le gagnant. Il immortalisa, en lieu et place d'un visage de sportif, la jeune Odette Montes dont le charmant minois affichait l'ascendance andalouse de ses ancêtres: Du côté paternel, ils s'étaient établis en 1890 à Saint-Cloud; Du côté maternel, ces pionniers avaient choisi Port aux poules. Ce sourire—la photo ci-jointe—fit un triomphe le lendemain dans la page sportive du journal. Un chèque de 3.500 francs avait en outre récompensé l'exploit ! Un don du ciel, selon la fervente catholique Odette Montes puisqu'il allait permettre à sa famille de réaliser la pierre tombale en marbre de la sépulture toute fraîche de son père, décédé deux mois auparavant. Mais en réalité, c'était l'adage « Aide-toi ! Le ciel t'aidera ! » qui avait fait ses preuves ! Odette avait participé à ce concours à la suite d'un pari avec son fiancé: Un sportif, chahuteur et plein d'humour de Choupot, Joseph Larios dit « Pito », pas du tout coureur cycliste, mais excellent nageur du Gallia Club d'Oran,. Odette et Pito s'étaient connus, à l'âge de 13 ans pour elle, et 17 ans pour lui, par l'intermédiaire d'un cousin, Marcel Montes, camarade de classe du Choupotois Larios, au Collège Ardaillon. Joseph

«Pito» Larios était né à Oran en novembre 1925 et il vécut très longtemps, dans le quartier musulman du Village nègre, où ses parents tenaient un commerce. Fils unique, il fut élevé avec un petit voisin musulman Mahmud Azzouz, dont il avait fait son frère de cœur. Il parlait couramment le dialecte des jeunes arabes oranais, au point d'imiter l'appel à la prière du Muezzin, à n'importe quelle heure de la journée : Il se rendait d'ailleurs souvent à la mosquée et à l'école coranique en compagnie d'Azzouz et de ses camarades de jeux.

Mais l'enfance de «Pito» fut marquée par les bains de mer et la natation. Comme il n'y avait pas de piscine, à cette époque là, à Oran, (le seul bassin de natation était la retenue d'eau, libre seulement le dimanche, du marbrier du ravin Raz-El-Aïn, le jeune Larios,

à 12-13 ans, échappait à la surveillance de la domestique qui l'avait en garde, pour aller nager dans les bassins du port, à environ cinq kilomètres de chez lui, au grand dam de ses parents. Ce sont, sans aucun doute, ces escapades qui firent de lui, un des meilleurs spécialistes de la traversée du port d'Oran. Agé de dix huit ans, «Pito» avait devancé l'appel, en 1943 en rejoignant le Corps franc d'Afrique, avec lequel il débarqua le 15 août 1944, sur les plages de Cavalaire, avant de participer aux fameux combats de la route alpine de Napoléon. Il ne sera libéré qu'en 1946, son unité d'infanterie coloniale faisant partie des troupes françaises d'occupation de l'Allemagne.

De retour au pays natal, Joseph Larios convola en 1949, en justes noces avec Odette Montes.

Mais Joseph Larios ne fut pas seulement très connu à Oran, en raison de ses qualités d'excellent crawlleur ou de sa silhouette athlétique, style Johnny Weissmuller, (le champion olympique, devenu le premier Tarzan d'Hollywood), mais surtout par son poste de fonctionnaire à la préfecture de L'Oranie, où Il débuta sa carrière dans la division du Service électoral. Trois années passèrent et le premier enfant du couple, un garçon, Jean Jacques naissait et pour fêter son avènement, «Pito» était reçu—plus jeune candidat d'Afrique du Nord—au concours de secrétaire administratif de la fonction publique. En 1956, Odette Montes, alors mère au foyer sans état d'âme, mit au monde leur deuxième enfant, une fille prénommée Carole. De son côté, Joseph Larios avait accédé au cabinet du préfet, en qualité de responsable, au côté de Mme Thuveny, du Service électoral pour toute l'Oranie, jusqu'en mai 1962, date de son expulsion vers la France par les Barbouzes de Katz. En effet, au printemps 1962, alors que la nouvelle préfecture édiflée dans le quartier de Montplaisant, faisait l'objet de plastiquages par les commandos de l'O.A.S., le général Katz, furieux de ne pouvoir les intercepter envoya ses gardes rouges mettre en arrestation, tous les fonctionnaires, hommes ou femmes, oeuvrant à la préfecture et particulièrement les natifs d'Oran soupçonnés de complicité. Libéré après une première arres-

tation, Joseph Larios devait faire partie de l'opération, baptisée «Gratin» par Katz en personne. Dans la nuit du 11 mai 1962, les Barbouzes arrêtaient, sans ménagement, quatorze notables, dont les doyens étaient le chanoine Carmouze, archiprêtre de la Cathédrale, âgé de 76 ans et M. Gardet, 75 ans, de la Société des transports maritimes «Les Charbonnages». Parmi eux, se trouvaient nombre de mes amis—personnellement, je me faisais alors oublier en France, à la suite d'un nouvel ennui, à la fin du mois d'avril, avec Katz qui m'avait vraiment dans le nez—Le docteur Laborde, Charles Ambrosino, (voisin de la Corniche), le pharmacien Henri Santa (mon Pygmalion en critique tauromachique). Yvon Milhe-Poutingon et Astruc, respectivement président de l'Aéro Club et des officiers de réserve. Du côté de la préfecture: Joseph Larios le sportif, et Gilbert Espinal, le talentueux écrivain satirique et auteur d'une comédie, «Le patio à Angustias» dont Katz n'appréciait guère l'humour.

D'ailleurs, hélas ! Le ridicule ne tuant pas, le gauleiter, dans son hystérie contre les Oranais, avait même donné l'ordre d'arrêter le médecin de notre famille depuis 1940, dont le cabinet se trouvait rue Floréal Mathieu, le docteur Maurice Parienté, en expédiant ses barbouzes au domicile de la veuve, alors qu'il était décédé depuis deux ans. Après un interrogatoire quelque peu poussé des gardes mobiles, toutes ces personnalités oranaises, certaines encore vêtues simplement d'un pyjama, sous un manteau, furent embarquées dans des camions.

Connaissant les méthodes de leurs geôliers, certains pensèrent le pire, lorsque les camions qui les transportaient ralentirent à hauteur du Lycée Ardaillon sur le boulevard Paul Doumer: Ils allaient être libérés en plein quartier musulman du Village nègre désormais quartier général des terroristes du F.L.N. Après cette plaisanterie de mauvais goût, le convoi reprit sa route en direction de la Sénia, où les détenus, sans avoir reçu la moindre explication au sujet d'une éventuelle expulsion, se retrouvèrent embarqués à bord d'un Nord Atlas, à destination de la Base d'Istres. Ils furent alors dirigés vers un centre d'accueil à Marseille, où tous les fonctionnaires préfectoraux se retrouvèrent suspendus de leurs fonctions et déchus de leurs prérogatives, sans la moindre inculpation et le moindre jugement rendu. Joseph Larios se vit offrir une réintégration à la préfecture des Hautes Alpes, en septembre 1962,

où il fut accueilli avec un certain mépris par le préfet. Les propos tenus ce jour-là par son supérieur hiérarchique à son encontre l'excédèrent au point de l'amener à solliciter auprès du préfet de police de Marseille, un poste de fonctionnaire de préfecture au titre de la coopération et revenir, à ses risques et périls, à Oran,. Sur le bateau, alors qu'il regagnait sa ville natale, il fit l'objet d'un reportage par un envoyé spécial de l'émission phare de la Télévision française,(années 60), «Cinq colonnes à la Une!» de Lazaref, Desgraupes et Dumayet, sur les raisons du retour de certains français d'Algérie dans ce pays indépendant qui n'était plus le leur.

« Pito » avait démontré sa déception devant l'accueil que lui avait été réservé

par ses collègues fonctionnaires préfectoraux, français tout comme lui, alors que ses ancêtres de Malaga, devenus français, étaient venus se battre en 14-18 et lui-même en 43-45 pour libérer la France de l'invasion allemande. Il revenait à Oran, terre de ses racines, ne sachant où aller avec sa famille et parce que sa deuxième langue était le dialecte arabe oranais: il verrait bien ce qui se passerait. En fait, il fut bien mieux accueilli par le préfet de la Willaya V qu'il ne l'avait été par le préfet des Hautes-Alpes. Il retrouva un poste de chef de bureau du service électoral, jusqu'en 1964, date à laquelle, Odette et Joseph décidèrent de rentrer pour la scolarité de Jean-Jacques,(déjà décidé à devenir médecin) et de Carole. Comme ce fut le cas pour nombre de ménages déracinés par notre «Grand Chambardement!»: L'histoire du couple Larios s'arrêta là ! «Pito» fut nommé à Privas où il devait s'éteindre et Odette occupa un poste d'enseignante jusqu'à sa retraite à Lattes-Maurin. Leur fils Jean-Jacques fit—selon son vœu, des études à la Faculté de médecine de Montpellier—brillant nageur comme son père, il devint un Karatéka de niveau national. Médecin, il épousa en 1976, une belle brune aux yeux noirs, Aline, fille de propriétaires viticulteurs à Victor Hugo,(département de Tiaret) qui donna naissance à deux Larios: Xavier, (21 ans) et Didier, (16 ans), sportifs comme le grand-père. Malheureusement le destin fut cruel, Jean-Jacques disparaissant brutalement en mars 1993. De son côté, Carole, épousa, le docteur Jean Michel Bompar, un anesthésiste, qui se double d'un chercheur scientifique dans la vie des grands cétacés. De leur union, sont nées, deux jolies toulonnaises, Julie, (19 ans) et Lucie, (17ans), qui, peut-être un jour, deviendront pronostiqueuses de talent comme la grand-mère Odette. Comme toujours, dans de telles retrouvailles faisant jaillir un geyser de souvenirs, il y a le maillon de la chaîne: En cette occasion: Il se nomme Aline Larios, sa belle-fille—dont Odette ne tarit pas d'éloges—pharmacienne de son état, qui est aux petits soins médicamenteux pour moi, en la pharmacie Salles, du Ballius, dans mon village héraultais de Baillargues. Décidément! Ils sont partout ces Oraniens!

Nicole P.

